

ÉVÉNEMENT

Rayon nouvelles

La nouvelle est un art qui ne supporte pas la médiocrité. Un sprint qui doit vous attraper, vous épater et vous laisser pantois. Il faut lester sa valise d'un volume à la palette variée. Fondée en 1953, la prestigieuse « Paris Review » américaine propose un ensemble de « leçons de choses ». Le magazine a eu la bonne idée de convier des maîtres du genre à choisir une nouvelle dans les archives et de définir en préambule ce qui en fait le succès « en tant qu'œuvre de fiction ». L'occasion de découvrir, dans « Gradateur », le talent narratif de Joy Williams qui, selon Daniel Alarcon, ne décrit pas la vie mais « la met à nu ». Ou celui de Denis Johnson avec

« Accident de voiture en auto-stop », texte « d'une acuité cinglante » de l'avis de Jeffrey Eugenides. Ne pas rater « Likely Lake » de Mary Robison dont, d'après Sam Lipsyte, les livres « éclairent la confusion du quotidien, ainsi que les grandes blessures qui s'abattent sur nous ». Sans oublier le « maniement consommé du temps » dont fait preuve Ethan Canin dans « Le Voleur de palais » sélectionné par Lorrie Moore.

Paris Review, « Leçons de choses », traduit par Johan-Frederik Hel Guedj, Christian Bourgois éditeur, 436 pages, 25 euros.



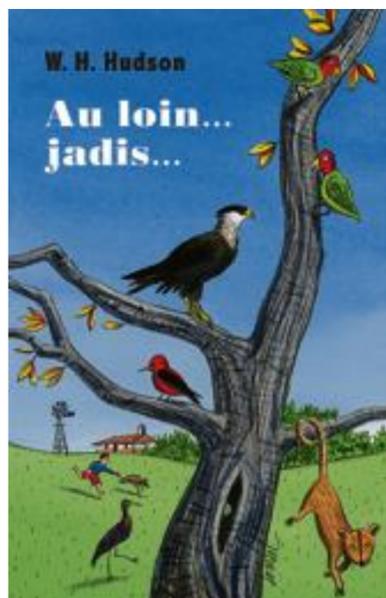
Rayon frissons

On n'est pas étonné d'apprendre que Steven Spielberg a acheté les droits d'adaptation de « La Fille du train », de Paula Hawkins. Une mécanique implacable qu'on imagine déjà à l'écran tant la romancière a l'art de la scène et du cadrage. Chaque matin, Rachel se rend à Londres en empruntant le train de 8 h 04. Et rentre du travail, à Ashbury, par celui de 17 h 56. Deux fois par jour, la trentenaire bénéficie d'une fenêtre sur d'autres vies. Elle regarde les maisons qui longent les voies, a repéré celle d'un couple qu'elle a baptisé « Jason et Jess », couple qu'elle pense idéal. Enfant, la mère de Rachel lui répétait à l'envi qu'elle avait une imagination débordante. Adulte, la jeune femme ne se remet pas de son divorce avec Tom qui l'a quittée deux plus tôt. Rachel boit trop, loue une chambre chez une amie de l'université. De spectatrice, elle va devenir actrice. D'abord en remarquant un homme qui n'est pas Jason dans la maison du bonheur. Puis en découvrant que Jess s'appelle Megan Hipwell. Qu'elle a disparu de la circulation depuis plusieurs mois.

Paula Hawkins, « La Fille du train », traduit par Corinne Daniellot, Sonatine, 379 pages, 21 euros.

Journaliste au « New Yorker », David Samuels s'empare d'un fait divers dans « Mentir à perdre haleine ». L'histoire d'un imposteur et usurpateur. Celle de James Rogue, voleur compulsif, « affabulateur récidiviste qui ne cessa de donner vie aux personnages excentriques sortis de son imagination ». Tour à tour, Rogue s'est fait passer pour Alexi Indris-Santana ou Jay Mitchell Huntsan. Il a prétendu être rancher autodidacte, coureur de fond. S'est fait pincer, a été condamné à une peine de prison pour vol et recel de cadres de vélo et d'outils. Le portrait dressé par David Samuels d'un être qui exècre la norme, joue à cache-cache avec la réalité, cherche toujours à oublier le passé et à repartir de zéro fait froid dans le dos.

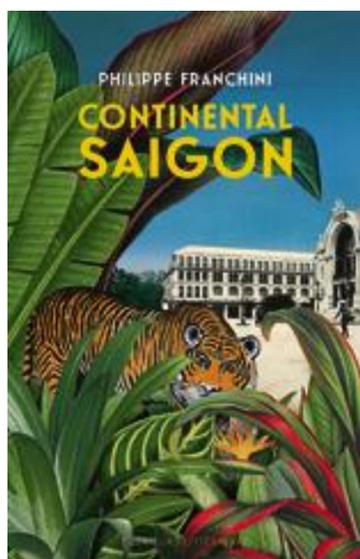
David Samuels, « Mentir à perdre haleine », traduit par Louis Armengaud Wurmser, éditions du Sous-Sol, 187 pages, 19 euros.



Rayon évvasion

Le distingué naturaliste William Henry Hudson raconte une enfance peu banale et ses premières années dans les pampas d'Amérique du Sud. « Au loin... jadis... » nous entraîne vers un plat pays. Où un garçon sauvage grandit dans une plantation. D'abord laissé libre de ses mouvements par ses parents, colons britanniques, avant de recevoir l'enseignement de Mr Trigg. Un ancien acteur, également boucher et berger ! Le jeune W.H. n'a pas ses yeux dans sa poche, s'intéresse aux animaux, aux arbres, au vent. Monte à cru au grand galop sans dégringoler.

W.H. Hudson, « Au loin... jadis... », traduit par H. Archambeaud-Fauconnier, La Table Ronde, 368 pages, 14 euros.



Avec Philippe Franchini, c'est un autre paysage que l'on découvre. Fils d'un Corse et d'une Vietnamiennne, celui-ci est le propriétaire du Continental de Saïgon. L'un des hôtels les plus mythiques du monde. A la fois « le précipité, le sismographe et le coffre-fort » de la ville, à en croire Olivier Frébourg. L'éditeur et le préfacier d'un livre qui replonge dans les années trente à soixante-dix et une Indochine inoubliable.

Philippe Franchini, « Continental Saïgon », éditions des Equateurs, 318 pages, 21 euros.



Rayon plage

Un bon roman de plage vous maintient rivé sur votre serviette. Dirigez-vous d'abord vers Amsterdam à l'automne 1686. Quand Petronella Oortman, dite « Nella », vient d'épouser Johannes Brandt, riche marchand de plus de vingt ans son aîné installé dans une opulente demeure qu'il partage avec sa sœur et des domestiques. Le seigneur Brandt s'avère insaisissable, fuyant. En cadeau de bienvenue, il offre à madame un cabinet de curiosités. Une maison de poupée divisée en neuf sections. Pour la meubler, Nella fait appel au talent d'un miniaturiste. Lequel, s'il se montre, également, insaisissable, anticipe ses demandes. Le coup d'essai de Jessie Burton suit à la trace les pas d'une jeune femme qui n'est pas au bout de ses surprises. Et a du mal à croire qu'elle puisse être l'architecte de son propre destin, dans une époque au combien corsetée.

Jessie Burton, « Miniaturiste », traduit par Dominique Letellier, Gallimard, 504 pages, 22, 90 euros.

Avec Stéphanie des Horts, nous voici conviés à un bal costumé « avec des gentilshommes désaxés et des princesses de pacotille qui se prennent pour des héroïnes hollywoodiennes ». Direction Venise. Le palazzo Labia, en haut du Grand Canal. Là où, en

septembre 1951, Charles de Beistegui reçoit plus de 1.500 invités venus de New York, Paris, Londres et Rio. Des acteurs, des mécènes, des couturiers, des photographes, des milliardaires, des écrivains. L'aristocrate cosmopolite aux cheveux blancs et aux yeux bleu acier traque l'esprit des Lumières, offre caviar et champagne. Attention, le Bal du siècle n'est pas un endroit pour s'amuser. Plutôt « une représentation officielle, une véritable compétition, une bataille rangée, presque une guerre » !

Stéphanie des Horts, « Le Bal du siècle », Albin Michel, 264 pages, 18 euros.

Meg Wolitzer, enfin, signe une formidable saga qui s'étire sur trente ans. « Les Intéressants » multiplie les personnages et les histoires. Celles d'Ash, de Goodman, d'Ethan, de Jonah et de Jules qui se rencontrent l'été de leur quinze ans et ne se perdent ensuite plus de vue. L'Américaine réussit un grand livre sur l'amitié et l'amour, le besoin que l'on a des autres. La difficulté de se construire, de trouver sa place.

Meg Wolitzer, « Les Intéressants », traduit par Jean Esch, Rue Fromentin, 564 pages, 23 euros.